

« Chronique de la folie ordinaire : *Le Pavillon de chasse* (en préface au *Pas de Gamelin*) »

Pierre-Alexandre Bonin

Pour citer cet article :

Bonin, Pierre-Alexandre. 2009. « Chronique de la folie ordinaire : *Le Pavillon de chasse* (en préface au *Pas de Gamelin*) », *Postures*, Dossier « Écrire (sur la marge): folie et littérature », n°11, En ligne <<http://revuepostures.com/fr/articles/bonin-11>> (Consulté le xx / xx / xxxx).
D'abord paru dans : Bonin, Pierre-Alexandre. 2009. « Chronique de la folie ordinaire : *Le Pavillon de chasse* (en préface au *Pas de Gamelin*) », *Postures*, Dossier « Écrire (sur la marge): folie et littérature », n°11, p. 157-170.

Chronique de la folie ordinaire :

| *Le Pavillon de chasse*
| (en préface au *Pas de Gamelin*)

De prime abord, associer Jacques Ferron à la folie peut sembler étrange, puisque la majorité des études qui ont été faites sur son œuvre – tant autobiographique que littéraire – portent surtout sur l’aspect politique de cette dernière. Pourtant, Ferron a longtemps été captivé par la folie :

[...] j’imagine que certains écrivains ont pu être fascinés par la folie. Et d’autant plus que dans le fou l’écrivain se reconnaît, parce que l’écrivain est aussi une manière de fou. C’est lui qui prend tout le discours. (Ferron et L’Hérault, 1997, p. 294.)

Le transfert entre l’écriture et la folie dont parle Ferron se développe clairement à travers son œuvre, pour culminer avec *Le Pas de Gamelin*, son plus grand projet littéraire. Ginette Michaud présente ce roman, à juste titre, comme un « texte hybride *sur* mais aussi *de* la folie [...] » (1993, p. 514, l’auteure souligne). Loin de se

vouloir une analyse approfondie de cette œuvre inachevée, cet article cherche à présenter *Le Pavillon de chasse*, fragment initialement prévu comme deuxième chapitre de la seconde partie du *Pas de Gamelin*. En fait, *Le Pavillon de chasse* est l'un des rares extraits du *Pas de Gamelin* que Ferron a publiés.

Ce court texte est paru en plusieurs extraits dans *L'Information médicale et paramédicale*, revue dans laquelle Ferron, qui était médecin, a publié de nombreuses œuvres. Malgré le fait que *Le Pavillon de chasse* ne soit pas un inédit, notre article est le premier à l'aborder dans une perspective critique, dans le cadre d'une publication littéraire. Pour cette raison, il nous semble donc essentiel de rétablir le contexte d'écriture de l'œuvre, ne serait-ce qu'à l'intérieur du *Pas de Gamelin*, afin de mieux comprendre le rapport qu'elle entretient avec la folie.

Nous devons procéder avec circonspection lors de notre analyse du discours sur – et de – la folie tel qu'il est présenté dans *Le Pavillon de chasse*. Il faut d'abord prendre garde de ne pas confondre les deux textes parus sous le titre *Le Pas de Gamelin*, le premier dans *La Conférence inachevée*, et le second est le manuscrit incomplet du roman pareillement intitulé. Dès le départ, la confusion s'installe. Il y aurait donc deux versions du *Pas de Gamelin*? En fait, il est plus exact de dire qu'il existe deux *textes* portant le même titre. Et il existe entre ceux-ci une différence fondamentale :

[...] « *Le Pas de Gamelin* » de *La Conférence inachevée* n'est pas, comme le manuscrit du *Pas de Gamelin*, déchiré en son centre par l'*avoir-lieu* de la folie : différence essentielle puisqu'elle mesure l'irréductible écart entre un pas et l'autre. (Poirier, 1995, p. 271, l'auteur souligne.)¹

Cet *avoir-lieu*, dont parle Poirier, Ferron en sera conscient tout au long de l'écriture du *Pas de Gamelin*.

Dans sa version originale², tirée de *L'Information médicale et paramédicale*, *Le Pavillon de chasse* est découpé en plusieurs parties (probablement cinq, mais il se peut qu'il y en ait davantage), chacune publiée dans un numéro différent. Plutôt que de respecter cette division chronologique, nous examinerons trois extraits selon leurs thèmes prédominants. Il est à noter que les trois textes nous ont été gracieusement fournis par la Société des amis de Jacques Ferron. Le premier extrait analysé portant comme sous-titre *Le Nouveau Monde* nous semble être la deuxième partie du *Pavillon de chasse*. Le deuxième extrait porte en sous-titre *M. de Marivaux* et corres-

¹ Il est à noter qu'à partir de maintenant, lorsque nous mentionnons *Le Pas de Gamelin*, c'est du manuscrit inachevé dont il est question, et non de la version parue dans *La Conférence inachevée*.

² Notre analyse portera sur la version originale du *Pavillon de chasse*, telle que publiée dans *L'Information médicale et paramédicale*

pond à la suite du *Nouveau Monde*. Le dernier, quant à lui, qui est sous-titré *Régine*, devait être la quatrième partie du *Pavillon de chasse*, et porte la mention « à suivre ». Selon toute probabilité, Ferron aurait donc écrit au moins deux autres textes, soit un premier avant *Le Nouveau Monde* et au moins un autre à la suite de *Régine*. Toutefois, notre analyse ne se veut en aucun cas une étude exhaustive du texte complet, mais plutôt une présentation d'extraits sélectionnés, afin de mettre en valeur leur rapport avec la folie, telle que la concevait Ferron.

Le médecin, l'écrivain et la folie

Avant de nous attaquer à une véritable analyse, il importe toutefois de comprendre la relation qu'entretenait Ferron avec les fous. Pour y arriver, dans les mots de Patrick Poirier :

[i]l convient [...] de jeter un regard sur la conception ferronienne de la folie, car, si incertaines soient-elles, la pensée et la position de l'auteur à l'égard de la déraison n'en sont pas moins issues d'un héritage qui hante littéralement l'endroit et l'envers du texte, débordant même le cadre du *Pas de Gamelin* pour refluer sur l'ensemble de l'Œuvre. (1995, p. 235.)

Il s'agit donc d'aborder, par l'étude de trois fragments, l'importance de la folie, tant dans la carrière médicale que dans l'œuvre littéraire de Ferron, afin de mieux cerner ses implications dans le texte qui nous occupe, à savoir *Le Pavillon de chasse*.

C'est Julien Bigras, un psychanalyste avec lequel Ferron a entretenu une longue correspondance, qui résume certainement le mieux la position ferronienne au sujet de la folie :

1) Il a mené un combat acharné contre un certain type de psychiatre répressif qui traitait les fous « à l'aveuglette avec les moyens rudimentaires et brutaux dont il disposait, les électrochocs, l'intoxication médicamenteuse par les neuroleptiques, voire la lobotomie ». (Ferron, [1971, *Les Roses sauvages*], p. 134.) [...] S'occupant de pavillons de femmes, il s'attaque surtout à ce qu'il considère comme « une médecine d'homme assez équivoque, sinon perverse. [...] Médecine d'homme ai-je dit. Je le répète à ma grande honte ». (Ferron, [1987, « *Le Pas de Gamelin* », in *La Conférence inachevée*], p. 59.)

2) Il n'a pas cru à la réforme de type « psychiatrie communautaire » amorcée dans les années soixante et encore moins à certains gestionnaires (sauvages) de cette réforme, qui se sont acharnés à vider les asiles et à jeter les malades à la rue sous le noble prétexte de promouvoir la désinstitutionnalisation de la psychiatrie lourde. (Ferron, 1975, p. 1.)

3) Il s'est particulièrement distingué dans son contact personnel et unique avec les malades. [...] On peut comprendre ce qui constitue la véritable écoute de Ferron à l'endroit des fous et son originalité. Il tente d'abord de situer le désarroi de son patient dans le cadre de son histoire familiale. [...]

En situant la place de l'enfant dans sa famille, dans la vie de ses ancêtres, dans son milieu social, Ferron tente de restituer l'histoire du patient, ou de l'aider à le faire lui-même [...].

(Bigras et Ferron, 1988, p. 10-12.)

Cette approche très humaine de la folie, Ferron la met rapidement à l'épreuve. En effet, de 1966 à 1967, il travaille comme généraliste à l'Hôpital psychiatrique du Mont-Providence (aujourd'hui l'Hôpital Rivière-des-Prairies). Durant ce séjour professionnel, « il découvre qu'il possède de l'empathie, un don naturel chez lui. Les malades l'intéressent, ils lui donnent des leçons de vie. Il les écoute. Leur délire et leur mal-être le touchent. » (Paulin, 2006, p. 127.) Toutefois, son expérience en milieu psychiatrique ne s'arrête pas là :

Entre mars 1970 et l'automne 1971, il travaille comme généraliste à l'Hôpital psychiatrique de Saint-Jean-de-Dieu, aujourd'hui Louis-H. Lafontaine, où il est responsable des unités de femmes atteintes de déficience intellectuelle. Son expérience l'amène à s'interroger sur la place des malades mentaux dans la société québécoise et sur l'interprétation des troubles psychiatriques par le milieu médical, dont il juge l'approche dépassée. (Desmeules, 2007, p. 17.)

Ses interrogations, de même que ses constats, sont rapidement exprimés dans certains de ses récits. Le meilleur exemple demeure sûrement *L'Amélanchier*, où le père de la narratrice est gardien au Mont-Thabor, institution qui renvoie directement au Mont-Providence, tant par les patients qu'on y retrouve (dans les deux cas, il s'agit d'enfants et d'adolescents), que par la description de l'établissement qui est faite. Le récit de la narratrice permet donc à Ferron de mener sa charge contre l'institutionnalisation des enfants.

Force est donc de constater que l'écriture ferronienne s'alimente directement de la pratique médicale de l'écrivain. Par contre, l'inverse est également vrai et la question d'un double statut, soit celui de médecin et d'écrivain, est tout à fait pertinente. Comme le mentionne Michel Biron, « médecin écrivain ou écrivain médecin, Ferron n'a cessé de se réclamer de cette liminarité sociale et d'écrire entre deux institutions, comme si une telle position mitoyenne était nécessaire à l'écriture » (2000, p. 102). Cette dualité constitue donc une réalité intrinsèque à la question de la folie dans l'œuvre de Ferron. En fait, comme l'avance Patrick Poirier, il nous semble évident que « [...] la spécificité du rapport qu'entretient Ferron avec la littérature [...] plus précisément avec l'écriture, est en quelque sorte déterminée ou influencée par et dans ses rapports incertains à la folie » (1995, p. 231). Afin d'étayer cette hypothèse, nous mettrons à contribution *Le Pavillon de chasse*. En fait,

en abordant celui-ci, on peut même se demander si la littérature, plutôt que d'être «le lieu d'expression par excellence de la folie» (Michaud, 1993, p. 535), ne proposerait pas, paradoxalement, une utilisation de la question de la démence à des fins non littéraires.

Alors qu'il amorce la rédaction du *Pas de Gamelin* au cours de l'année 1974, Ferron mentionne, dans une lettre envoyée à son ami John Grube le 1^{er} janvier 1975 : «Je me suis lancé dans un livre sur la folie, c'est à en perdre la tête. [...] Pour ne pas devenir confus, je dois y mettre de l'ordre, procéder par étapes [...].» (1990, p. 102.) Dès le départ, la rédaction s'avère donc plus ardue et plus périlleuse que prévue. Pourtant, Ferron avait en tête une idée bien précise lorsqu'il a envisagé d'écrire ce roman :

Le Pas de Gamelin. Ferron a trouvé un titre, il lui faut maintenant écrire le texte. À sa fondation en 1897, Gamelin était une municipalité à part entière que délimitait le fief de Saint-Jean-de-Dieu. C'était alors une immense bâtisse construite sur un vaste terrain qui était un pâturage et où l'on cultivait des potagers pour nourrir les malades. En 1976, ce village autosuffisant est annexé à Montréal et Gamelin désigne tout particulièrement une aile pour les femmes qui souffrent de problèmes psychiatriques. Pour entrer dans ce pavillon, il faut franchir un seuil. Traverser le Pas de Gamelin, c'est entrer dans la folie. (Paulin, 2006, p. 134-135.)

Ce livre sur la folie, Ferron va longtemps le traîner comme un boulet, sans jamais arriver à le compléter de façon satisfaisante. Les difficultés rencontrées au cours de l'élaboration du roman sont telles que Ferron en est durement affecté : «Le 13 août 1976, épuisé, sans espoir, Jacques Ferron tente de se suicider. [...] Son suicide raté, le docteur est conduit à l'hôpital, où il doit retrouver le goût de vivre.» (*Ibid.*, p. 132.) Malgré cet épisode sombre, Ferron continue tout de même à travailler sur *Le Pas de Gamelin* durant plusieurs années. On en retrouve quelques traces dans sa correspondance, dans laquelle il parle de la progression du roman. Par exemple, dans une lettre à Julien Bigras, datée du 28 novembre 1981, il indique qu'il reprend l'écriture :

Le Pas de Gamelin [...], pour dire peu de choses, la fonction de la folie, sa nécessité et sa beauté ; qu'elle est le refus des normes, un refus dont les psychiatres ont peur ; que pour ne point entendre le fou, la folle, ils le mettent dans des catégories, de nouvelles normes qui sont la folie de la folie ; que la folie est absolument singulière et qu'il ne faut pas parler des fous, mais d'être des fous dont nous sommes tenants puisque nous sommes tous singuliers. (Bigras et Ferron, 1988, p. 82.)

Malgré sa volonté de continuer cette œuvre, Ferron doit se rendre à l'évidence : il est incapable d'en finir avec *Le Pas de Gamelin*. Ce constat, on le retrouve dans un entretien avec Jacques Pelletier et

Pierre L'Hérault, réalisé pour *Voix et Images* en 1983, dans le cadre d'un numéro spécial consacré à Ferron :

Quand j'ai voulu écrire un livre, j'ai été extrêmement embarrassé ; il faut se mettre dans la folie pour en parler, autrement on parle d'une façon arrogante, soit pour culpabiliser les autres, soit pour s'impatroniser, pour montrer quel type prodigieux on est. [...] J'ai donc écrit dans un embaras complet *Le Pas de Gamelin*. Ça été le premier livre que j'ai raté. C'était un livre de fou. (1983, p. 398.)

Pourtant, certains passages de ce « livre de fou » ont été publiés, tantôt sous forme d'extraits dans *L'Information médicale et paramédicale*, tantôt à l'intérieur d'un recueil (*La Conférence inachevée*). Mais rien n'y fait ; Ferron est convaincu d'avoir échoué sa tentative d'écrire un livre sur la folie. Ce n'est pas sur le plan de l'écriture elle-même que le projet achoppe ; c'est plutôt le sujet de l'œuvre que Ferron peine à rendre tant il se perd dans les méandres de celui-ci. Il l'explique à Pierre L'Hérault :

[...] je me suis approché du sujet de la folie, mais quand j'ai voulu y entrer, quand j'ai voulu passer *Le Pas de Gamelin*, là j'ai connu un échec monumental. [...] Je me suis rendu compte de ceci : la folie, oui, on peut en parler cas par cas, mais il ne faut pas essayer d'en avoir une vue d'ensemble ou de la voir de loin. (1997, p. 278.)

Serait-ce à cause de la tentative de Ferron d'y présenter une vision « générale » de la folie que *Le Pas de Gamelin* a avorté ? Si c'est le cas, l'auteur aura au moins eu le mérite de chercher à tout prix à aborder un sujet qui lui tenait à cœur. On peut trouver une preuve directe de cette volonté dans le traitement particulier que Ferron réserve à la folie dans l'œuvre : « Prendre la folie à la lettre : tout le projet de Ferron dans *Le Pas de Gamelin* aura tenté précisément cela [...] » (Michaud, 1993, p. 535.) Le fait que ce projet revête une portée à la fois littéraire et médicale ne fait que confirmer la présence d'un double statut.

La récupération (et donc la publication) de certains fragments du *Pas de Gamelin* nous indique toutefois que la condamnation de l'œuvre (au sens où elle n'a pu être achevée) n'est pas due à la volonté de Ferron. Au contraire, elle relève davantage des problèmes propres au traitement que l'auteur tente d'imposer à la folie. Cette hypothèse se confirme lorsque l'on tient compte du fait suivant :

[L]e discours sur la folie [...] engage à un pari textuel impossible à tenir, elle rend fou à son tour qui croit parler en son nom, et l'on retrouve également ces effets perlocutoires chez Ferron. (*Ibid.*, p. 519.)

Même si Ferron n'a pas littéralement succombé à la folie suite à ses essais répétés de donner forme au *Pas de Gamelin*, il faut tenir compte de sa dépression suivie d'une tentative de suicide. Ces divers éléments

doivent être pris en compte pour l'analyse du *Pavillon de chasse*, puisqu'il existe une forte probabilité qu'ils soient intégrés, d'une façon ou d'une autre, à la trame du texte.

Premier extrait : *Le Nouveau Monde*

Le Nouveau Monde se présente comme une introduction à la vision ferronienne de la démente. En effet, Ferron mentionne :

[D]ans ce livre sur la folie et ses cantons, j'aurai peut-être réussi à glisser quelque chose qui pour l'instant reste de moi, où je trouve quelque intérêt, l'excuse à la manière dont j'en ai évincé Maski pour m'impatroniser. (1975, p. 25.)

Dès les premières lignes, il explicite son projet. Le terme « canton » renvoie habituellement à une division géographique propre à la France et au Canada. Évidemment, l'expression doit être comprise en son sens figuré, selon lequel elle pourrait fort bien signifier les diverses formes de la folie. L'une des manifestations les plus frappantes de cette interprétation est sans doute la présence de Maski, double littéraire de Ferron, qui se voit explicitement évincé du *Nouveau Monde*. Ferron tentera, sans succès, de s'en débarrasser pour de bon dans *L'Exécution de Maski*, publié en 1981, soit six ans après la parution du *Pavillon de chasse*. Cette relation ambiguë entre Ferron et Maski nous conduit à penser qu'il est fort possible que nous soyons en présence d'une représentation schizophrène de l'auteur, que Ferron tente de combattre alors même qu'il écrit son texte.

À part cette manifestation potentielle de la folie, il existe une autre particularité présente à travers les trois fragments : l'omniprésence du dialogue, qui constitue la majeure partie du texte. La première conversation a lieu entre Ferron et Monsieur de Marivaux ; il y est question du *Nouveau Monde*, un roman de ce dernier, qui a pour sujet la folie. À propos de cette œuvre, Ferron mentionne que « ce Nouveau Monde aurait quand même un but, celui de rappeler à la folie qu'elle est ingénieuse et de regagner sa confiance [...] » (1975, p. 25). Le fait de reconnaître la pertinence du roman de Marivaux n'est pas innocente. En fait, Ferron souhaite ainsi établir un parallèle entre l'œuvre de Marivaux et la sienne :

Qu'est-ce au juste que le nouveau monde ? L'envers à jamais caché de l'en-droit ? La face cachée de la Terre ? [...] Jamais on n'aurait pensé qu'ils sont deux mondes si la folie, reléguée dans l'ancien, [...] n'avait laissé tomber cette paperasse et toutes ses fausses minuties qui l'avaient trompée depuis si longtemps, qui l'auraient trompée à jamais. Alors, d'une main preste et adroite, elle a découvert le nouveau monde où tout ce qu'elle avait cru de l'ancien, sur la foi des fausses nouvelles, a besoin d'yeux neufs pour être

vu, d'un cerveau d'enfant pour être réappris et entendu. [...] Tel est le sujet du petit roman que j'ai pris à mon compte. (*Id.*)

L'auteur québécois reprend donc les conclusions présentées par Marivaux dans *Le Nouveau Monde* pour les intégrer, à sa façon, dans l'écriture du *Pas de Gamelin*. Le rapport marqué à la notion d'un « envers » qui serait « caché », en plus de se proposer comme une définition du « nouveau monde », peut fort bien s'appliquer à l'œuvre ferronienne. En effet, ces notions reviennent régulièrement lorsque Ferron aborde l'écriture du *Pas de Gamelin*; elles démontrent hors de tout doute « [...] l'oscillation indécidable qui marque désormais le rapport dédoublé de Ferron à la folie et à la littérature, on dirait mieux d'une folie qui engage chez lui un rapport spécifique à la littérature » (Michaud, 1993, p. 514). Cette oscillation que Michaud détecte chez Ferron s'applique également à Marivaux. De fait, Ferron avoue ouvertement s'être inspiré de Marivaux dans l'élaboration du *Pavillon de chasse* :

Il s'agit d'une allonge à ses cantons : le Nouveau Monde. Je n'ai même pas la prétention de l'avoir inventé, ne m'accordant pas d'autre mérite que l'avoir reconnu au signalement qu'en a laissé feu Monsieur de Marivaux, de trop de finesse pour prétendre à rien, honnête homme s'il en fût jamais, qui a écrit tout simplement que la folie se l'est donné afin de s'en amuser quand le cœur la porte à se distraire et que le temps s'y prête. (1975, p. 25.)

Si l'on considère cet emprunt de Ferron à l'œuvre de Marivaux, le dialogue entre les deux écrivains est donc investi d'un sens nouveau. On peut effectivement y lire la relation que chacun entretient avec la folie et, de façon plus précise encore, ce que Ferron retire de la description que Marivaux en fait : « La pauvre, écrit Monsieur de Marivaux, elle est bien seule et combien nombreux sont les sots qu'elle offense, qui la décrient et la calomnient ! » (*Id.*). Ferron, pour sa part, considère que la situation est encore plus problématique :

En poussant un peu plus avant, on en arrivera à nier la maladie mentale, la considérant comme la conséquence du conformisme dans une société de plus en plus simpliste à mesure qu'elle s'atomise. Avec le sens communautaire s'est perdu celui de la diversité. Les originaux et les excentriques risquent d'être enfermés sans procès comme sociopathes [...]. (1998, p. 207.)

Cette vision pessimiste, Ferron la mettra en scène dans *Rosaire*, un court roman publié en 1981, à la suite de *L'Exécution de Maski*. L'œuvre raconte l'histoire de Rosaire, un plâtrier sans emploi qui risque de se retrouver interné à Saint-Jean-de-Dieu à cause de son refus d'assumer son état de chômeur. Il est intéressant de noter que Ferron a tiré l'histoire de Rosaire directement d'une expérience vécue à titre professionnel. Encore une fois, les préoccupations du médecin s'intègrent parfaitement à l'univers de

l'écrivain, solidifiant ainsi le double statut ferronnien. Toutefois, il existe également une deuxième binarité qu'il nous faut expliciter.

Deuxième extrait: *M. de Marivaux*

Dans *M. de Marivaux*, on reprend le dialogue entre Ferron et Marivaux, à la suite de celui présenté dans *Le Nouveau Monde*, cette fois en substituant Maski à Ferron. Pourtant, dès le départ, la confusion s'installe : «Maski avait déjà rencontré Monsieur de Marivaux [...]» (Ferron, 1975, p. 12.) Comment se fait-il que ce soit Maski qui soit entré en contact avec Marivaux si, dans *Le Nouveau Monde*, Ferron avouait l'avoir évincé ? Et comment un double imaginaire peut-il rencontrer un écrivain mort depuis plus de deux siècles ? Avant de conclure à un délire schizoïde (ce qui serait une pure folie !), il faut prendre en compte la dimension métaphorique de la discussion.

Il est logique que ce soit Maski, le double littéraire de Ferron, qui s'entretienne de son œuvre avec Marivaux. Car d'abord, il semble évident que Ferron se camoufle également derrière le masque du dramaturge : «Je dispose de cent reflets. Monsieur Le Maski, j'ai plutôt l'impression d'être déguisé [...]» (*Id.*). L'identité réelle des protagonistes est donc plongée dans l'ambiguïté. L'hypothèse voulant que Ferron mette en scène deux aspects de sa propre personne sous des pseudonymes est donc renforcée. Si *Le Nouveau Monde* portait davantage sur les liens entre la conception de la folie telle que pensée par Marivaux et Ferron, *M. de Marivaux* se présente surtout comme un faux dialogue ayant pour but de montrer les rapports qu'entretient Ferron avec la folie à travers son œuvre. Plusieurs des caractéristiques qui s'appliquent à Marivaux trouvent également un écho chez Ferron. Par exemple, lorsque Marivaux mentionne qu'il «[a] laissé beaucoup de petits écrits, des contes, des nouvelles, des romans» (*id.*), il semble que cette production littéraire corresponde davantage à celle de Maski (et à celle de son double). Et que dire de la deuxième moitié de cet extrait, qui se présente maintenant comme un monologue au «je» ? Il semble évident que c'est Ferron qui affirme :

«Et moi Monsieur, pourquoi pensez-vous que j'ai oublié de finir mes petits romans ? Pour ne pas rester pris à moi-même !» Voici un piège dont je commence à me ressouvenir, comme j'admets volontiers que l'idée du nouveau monde et celle du tournemain, qui le découvre, dénotent une ingéniosité au-delà de mes moyens. Sans ce tournemain, pas de nouveau monde et sans celui-ci, plus d'ancien. Et sans folie, rien de cela. (*Id.*)

Cet extrait fait directement référence à certains éléments mentionnés au début du *Nouveau Monde*. Ferron y démontre comment «la folie

procède pour se l'offrir à demeure, le Nouveau Monde, sans bouger de place, sans quitter l'ancien : en un tournemain» (1975, p. 25). L'approche laborieuse de cet extrait est peut-être due au fait que «Ferron, de toute évidence, était [...] tout à fait conscient des enjeux de son œuvre et des terribles apories qui menacent, en littérature, tout projet de parole sur la folie» (Poirier, 1995, p. 240). À partir de l'utilisation de plusieurs interlocuteurs, il est possible de présenter les divers aspects de la conception ferronienne de l'aliénation mentale. En plus de Maski et de Marivaux, on retrouve plusieurs références, au cours des extraits, à une certaine Régina, qui, s'il faut en croire Ferron, personnifierait la folie : «– Régina, ma sœur, ne vois-tu pas que je viens d'entreprendre ton apologie ? [...] Et je la vénérais et je l'aimais, éperdu, hors de moi [...].» (1975, p. 25.) Il semble que la confusion des patronymes (entre la Régine du titre et la Régina qu'on retrouve dans l'article) soit volontaire de la part de Ferron. La multiplication des personnages ne servirait donc qu'à permettre à Ferron d'aborder divers points de vue sur la folie.

La dernière partie de *M. de Marivaux*, la seule à être écrite au «je», porte justement sur cette question. Ferron y affirme que la folie «a plus de crédit qu'on ne lui en prête ; elle donne raison à tout et ne se ruine jamais. Cela porte à conséquence, non pour elle, pour la raison» (*ibid.*, p. 12). Cette volonté de redonner son importance à l'aliénation demeure conséquente avec le double statut ferronien :

Ferron a toujours cherché à se tenir responsable devant la folie, mais également à faire comparaître le monde devant sa vérité – monde coupable d'avoir frappé «celle qu'on devrait vénérer, en qui humblement on devrait prier la sainte qui a perdu raison pour quelque chose d'antérieur à la raison, de plus important, de primordial.» (Poirier, 1995, p. 239.)

Particulièrement dans *Le Pas de Gamelin*, où :

[Ferron] [c]roi[t] avoir démontré qu'avec la folie, à moins d'être fou soi-même, on n'a pas besoin de se mettre martel en tête ni de lui bâtir trente-six systèmes : elle est un signe en soi, pur et venu du commencement du monde, tel que ce commencement a lieu en chacun, unique sous des aspects divers et trompeurs, déguisements dont elle s'affuble par dérision. [...] Ainsi s'achève la déraison quand, à l'apparition de son signe, on n'a pas cherché à savoir quelle était sa fonction. (1975, p. 12.)

Pour l'écrivain, la folie se suffirait donc à elle-même, et il importe davantage de chercher à la comprendre dans son entièreté, plutôt que de chercher à la travestir, à la forcer afin de la faire correspondre à la compréhension qu'on peut en avoir. Sur ce point, Ferron médecin présente sensiblement le même point de vue :

L'internement des fous, l'incarcération des criminels, même l'enfermement des enfants monstrueux ou difficiles, ont été des phénomènes urbains avant de se répandre dans tout le pays. Ils découlaient du principe d'exclusion selon lequel l'ordre public devait être maintenu en chassant extra-muros tout élément de perturbation. (1998, p. 182-183.)

Troisième extrait : *Régine*

L'incompréhension que la très grande majorité des gens entretient à l'égard de la folie de même que la volonté médicale de l'intégrer dans des « systèmes » préétablis constitueraient donc ses plus grands problèmes. Dans *Régine*, Ferron s'efforce de rétablir, d'une certaine façon, la « dignité » que la folie serait en droit d'attendre :

Si la folie a quelque chose de fondamental, qui lui laisse son poids, témoigne de son sérieux et la rend indispensable, c'est par la fonction qu'elle exerce, toujours la même malgré tout ce qui la diversifie, en dépit des aléas de la conjoncture, de la variété des cas, de la multiplicité des situations : toujours elle démasque le péril qu'encourt l'enfance et toujours affermit dans le salut ceux qui sont passés indemnes et l'ont gardée intacte. (1975, p. 21.)

Ce rapport entre enfance et folie, Ferron l'a déjà exploré dans une œuvre précédente : *L'Amélanchier*. De plus, le sujet du *Pas de Gamelin* – à savoir, l'aliénation mentale – se retrouve dans de nombreuses œuvres ferroniennes, même s'il n'a pas toujours droit au même traitement. Le dialogue entre Ferron et Régine prend donc une tout autre dimension. En effet, alors que le premier engage directement la conversation, la seconde, au départ, se contente de l'écouter. Ferron profite de l'occasion pour dénoncer de nouveau le sort réservé aux victimes de la folie :

[...] on se croit tout permis de ne rien comprendre aux fous et aux folles, [...] on profite de leur égarement où leurs premières transes les jettent pour se permettre, soi, toute la stupidité du monde, quand toute la finesse de Monsieur de Marivaux ne suffirait pas, dans l'attente de mieux, à leur offrir un lieu de secours et un moyen d'apaisement sinon de recouvrement. On les déflore quand il les fallait aimer comme des créatures sacrées. À leur fonction méconnue on a substitué une raison obscure, d'une telle opacité que ces fous et ces folles, qui ne savent plus où ils en sont, ne le sauront jamais. (*Id.*)

Dans ce long passage, Ferron prend position en faveur des victimes de la maladie mentale. Il dénonce également ceux qui abusent de leur état pour se débarrasser d'eux, pour les mettre au ban de la société, alors qu'ils devraient, au contraire, s'assurer de leur sécurité et leur prodiguer les traitements adéquats. La prise de position de l'écrivain

rejoint donc parfaitement la vision du médecin. À propos de son travail en institut psychiatrique, Ferron affirme :

J'en vins rapidement à l'idée qu'un généraliste, connaissant bien le milieu, était supérieur à un psychiatre, d'autant plus que la psychiatrie n'était pas tellement difficile à apprendre, toujours incertaine de ses diagnostics et traitait ses malades à la dynamite, soit par les électrochocs, soit en leur donnant d'extraordinaires coquetels de neuroleptiques. (1998, p. 202.)

Ce dévouement aux victimes de la folie se retrouve de façon inattendue dans *Régine*.

« Régina, je n'écris pas pour moi ! » Je pouvais le penser. Elle savait seulement que je ne le faisais pas en son nom [...] « Je ne trouve raison qu'en toi, Régine, et ne me reconnais pas d'autre titre que cette appartenance. J'écris parce que je suis de ton greffe. » (Ferron, 1975, p. 21.)

De l'aveu même de Ferron, l'écriture du *Pavillon de chasse* – et, dans une perspective plus large, du *Pas de Gamelin* – n'est donc possible qu'en devenant un prolongement de la folie. Pourtant, il était parfaitement au courant des implications de cette position :

Si tu te mets à fonctionner sous le mode des fous, tu te fais prendre à toi-même et, si tu écris, tu te trouves à perdre un peu de ta verve, cette façon que tu avais de parler bonnement de toute une société à laquelle tu participais, pour témoigner de toi-même. C'est une espèce de narcissisme de retard qui est extrêmement désagréable. (L'Hérault, 1997, p. 282-283.)

Malgré tout, Ferron reconnaît l'apport de la folie à son œuvre, du moins à travers l'écriture du *Pavillon de chasse*. Sans elle, il n'aurait jamais pu écrire ce texte, même si, paradoxalement, c'est elle qui l'empêche de compléter son projet. Ne lui en tenant pas rigueur, Ferron lui adresse cette tirade, située vers la fin de l'extrait :

– Ah ! Disais-je, ô Régine, serais-je en ma propriété, seul habilité à en jouir, maître de moi par exception si je ne te le devais pas, à toi, très-haute et très-noble dame, irréductible à nos humiliations, magnifique en tout et partout princesse régnante, dépareillée, unique, insoumise, révoltée et dûment autorisée. Car tu n'as point à connaître d'autre loi que la tienne et tu ne trouves de normes qu'en toi ! (1975, p. 21.)

Alors même qu'il semble laisser toute la place à la folie par l'entremise de la figure de Régine, Ferron ne peut s'empêcher de faire intervenir l'opinion du médecin au sein de son écriture. En effet, il est possible de retrouver des échos de la toute dernière phrase de l'extrait dans la correspondance qu'il entretenait avec le docteur Bigras. En parlant des patientes du pavillon Sainte-Marie de l'Hôpital Saint-Jean-de-Dieu, il se serait exclamé : « Ah que les folles sont lentes à connaître ! Il faut les

prendre l'une après l'autre : *la folie, c'est de n'avoir pas d'autres normes que soi-même.* » (Bigras et Ferron, 1988, p. 88, nous soulignons.) Si Ferron n'a pu faire passer qu'une seule idée dans les extraits que nous avons présentés, c'est bien cette autosuffisance de la folie qu'il aura tenté, jusqu'à la fin, de faire voir dans ses écrits.

Conclusion

À travers l'analyse de ces trois extraits (*Le Nouveau Monde, M. de Marivaux et Régine*) du *Pavillon de chasse*, nous voulions démontrer le rapport particulier qu'entretenait Ferron avec la folie. Du strict point de vue des textes abordés dans cet article, l'exercice nous semble concluant. Mais, en considérant *Le Pas de Gamelin* dans son ensemble, et la somme de travail déployée par Ferron dans l'élaboration de ce texte, nous ne pouvons que souscrire à la conclusion que tire Patrick Poirier :

[...] *du moment* où il aura voulu écrire un « ouvrage sur la folie et ses cantons », et dans la mesure où il cherchait à faire de « la folie [...] le sujet de son livre ; le sujet à tous les sens de ce mot : le thème de son livre et le sujet parlant, l'auteur de son livre, la folie parlant de soi », il condamnait nécessairement *Le Pas de Gamelin* au désœuvrement, c'est-à-dire à ce mouvement qui conduit le livre, et l'écrivain avec lui, vers l'absence d'œuvre. (1995, p. 225, l'auteur souligne.)

Les trois extraits proposés sont fascinants lorsque l'on s'attarde à la conception de la folie qui y est présentée. Toutefois, force est de constater que ces textes, dans leur intégralité, posent d'énormes difficultés de lecture, tant pour le néophyte ferronnien que pour son lecteur assidu. À trop vouloir traiter des diverses manifestations de la folie, et des normes de cette dernière, Ferron en vient à produire une œuvre folle, où le sens n'est pas toujours là où on croit le trouver. Il serait cependant présomptueux de taxer cette entreprise d'échec, puisque malgré tout, « Ferron, plus que quiconque, restera [...] le plus grand conteur de l'étrange désarroi de ceux qu'on nomme les fous » (Bigras et Ferron, 1988, p. 14).

Bibliographie

- BIGRAS, Julien et Jacques Ferron. 1988. *Le Désarroi. Correspondance*. Montréal : VLB Éditeur, 176 p.
- BIRON, Michel. 2000. *L'Absence du maître. Saint-Denys Garneau, Ferron, Ducharme*. Coll. «Socius». Montréal : Presses de l'Université de Montréal, 320 p.
- DESMEULES, Mélanie. 2007. *Jacques Ferron : le libre penseur*. Coll. «Célébrités». Montréal : Éditions Lidec, 62 p.
- FERRON, Jacques. 1971. *Les Roses sauvages*. Montréal : Éditions du jour, 177 p.
- . 1975. «Le Dépotoir». *L'Information médicale et paramédicale*, 18 novembre, p. 1.
- . 1987. *La Conférence inachevée, Le Pas de Gamelin et autres récits*. Montréal : VLB Éditeur, 238 p.
- . 1990. *Une Amitié bien particulière. Lettres de Jacques Ferron à John Grube*. Montréal : Éditions du Boréal, 255 p.
- . 1998. *Escarmouches*. Montréal : Bibliothèque québécoise, 351 p.
- FERRON, Jacques et Pierre L'Hérault. 1997. *Par la Porte d'en arrière. Entretiens*. Montréal : Lanctôt Éditeur, 318 p.
- MICHAUD, Ginette. 1993. «Jacques Ferron au regard de ses autres. Famille, nation, folie : une double version». *Voix et Images*, vol. 28, n° 3, p. 507-536.
- MICHAUD, Ginette (dir.). 1995. *L'Autre Ferron*. Coll. «Nouvelles études québécoises». Montréal : Éditions Fidès, 466 p.
- MICHAUD, Ginette. 2000. *Ferron post-scriptum*. Montréal : Lanctôt Éditeur, 372 p.
- PAULIN, Marguerite. 2006. *Jacques Ferron. Le médecin, le politique et l'écrivain*. Coll. «Les grandes figures». Montréal : XYZ éditeur, 165 p.
- PELLETIER, Jacques et Pierre L'Hérault. «L'écrivain est un cénobite, entrevue avec Jacques Ferron». *Voix et Images*, vol 8, n° 3, p. 397-405.
- POIRIER, Patrick. 1995. «*Le Pas de Gamelin*: vers une poétique du désastre». In *L'Autre Ferron*, p221-263. Coll. «Nouvelles études québécoises». Montréal : Éditions Fidès.